

Marguerite Paradis, *Histoire de passion et de raison : jeunes et itinérantes*

Myreille St-Onge

Volume 4, numéro 1, 1991

Femmes, savoir, santé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057641ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057641ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

St-Onge, M. (1991). Compte rendu de [Marguerite Paradis, *Histoire de passion et de raison : jeunes et itinérantes*]. *Recherches féministes*, 4(1), 175–177.
<https://doi.org/10.7202/057641ar>

figurant jusqu'à douze fois par lettre! D'où d'inévitables coquilles : «il y avait une vue dix fois plus baisante sur des sommets». Elle a le sens de l'oxymore – «Trop de "charmante vermine" à Paris, c'est dévorant» – et joue parfois avec les mots : en montagne, une arête «précipiteuse».

Ces trois tomes, c'est aussi la chronique d'une époque à travers les journaux feuilletés, les figures célèbres croisées, Giono, Malraux, Alain, Mouloudji, Saint-Exupéry, Edith Piaf, Giacometti, Dullin, «le MerleauPonty» (Merleau-Ponty), Camus, Richard Wright, les événements (elle révèle en février 1947 que l'auteur de *J'irais cracher sur vos tombes* n'est pas le dénommé Sullivan, inconnu, mais bien Boris Vian lui-même; l'affaire Rosenberg en 1953), la Russie contre l'Amérique et la belle entreprise des T.M. (*Temps modernes*), les auteurs américains à découvrir, sa passion pour la nature (la Haute-Provence, le Sud-saharien...), le cinéma, la musique classique, le jazz, l'art (la galerie de Peggy Guggenheim), son goût pour le whisky, les cabarets louches... Les lettres les plus nombreuses de la correspondance – après la chronique de guerre – sont consacrées au voyage à New York et à travers les États-Unis, de janvier à mai 1947, raconté dans *L'Amérique au jour le jour* (1948). L'annotation de Sylvie Le Bon de Beauvoir est précieuse car elle nous renvoie, pagination à l'appui, aux oeuvres romanesques et autobiographiques : les *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958), *La Force de l'âge* (1960) surtout, et *La Force des choses* (1963). De belles études de variantes en perspective... Quelle entreprise étonnante que cette vie patiemment engrangée, thésaurisée – théorisée et romancée! Si ces écrits intimes nous sont parvenus (bien que S. de Beauvoir ait longtemps affirmé que ses lettres n'existaient plus), on peut penser que leur auteure misait sur la «parfaite translucidité», la franchise, la force du témoignage, l'authenticité d'un être total, avec ses mesquineries et ses grandeurs. On regrette seulement qu'elle ait censuré les *Lettres au Castor*...

Chantal Théry
Professeure
Département des littératures
Université Laval

Marguerite Paradis: *Histoires de passion et de raison : jeunes et itinérantes*. Montréal, Éditions du remue-ménage, 1990, 148 p.

L'itinérance chez les jeunes et les moins jeunes est un phénomène social qui nous interpelle toutes et tous. Comment peut-on accepter que, dans un pays riche comme le nôtre, des personnes en soient réduites à l'errance? Indignée de cette situation, Marguerite Paradis nous convie à suivre l'itinéraire de quatre jeunes femmes âgées de 22 à 27 ans qui se sont retrouvées sans abri à un ou plusieurs moments de leur existence.

L'intérêt de l'auteure pour la question de l'itinérance s'explique tant d'un point de vue pratique que théorique. Pendant près d'un an, elle a partagé le quotidien de femmes itinérantes dans un refuge de la région de Montréal où elle effectuait un stage dans le cadre

de ses études de maîtrise en service social. De plus, dit-elle, son statut d'étudiante (elle poursuit des études de doctorat en sociologie) et de femme jeune lui permet de partager avec ces femmes «l'expérience du rien donc... de l'errance»(!) (p. 12).

Du point de vue théorique, l'auteure situe son analyse en marge des interprétations dominantes qui voient l'itinérance comme une «déviance, [une] pathologie ou encore [un] danger social» (p. 11) et elle la qualifie de «fondamentalement féministe», son sujet de recherche étant «sexué» (p. 13). Elle limite par contre son analyse féministe à l'aspect de la quotidienneté dans «le rapport à l'autre» (p. 13).

Le livre de Marguerite Paradis est divisé en deux parties. La première se veut une recension théorique sur trois problématiques majeures : la situation des jeunes dans la société québécoise contemporaine, la condition des femmes et l'itinérance; la deuxième est constituée des récits de vie de quatre jeunes femmes que l'auteure a surnommées Catherine, Erin, Jessica et Mafalda.

La facture de la première partie est lourde. Les chapitres, très courts, sont truffés de citations d'ouvrages disparates, ce qui empêche de saisir le fil conducteur du discours. Il est difficile d'accorder à Marguerite Paradis la tolérance qu'elle demande face à cette surabondance de citations. L'auteure expose une vision alarmiste et défaitiste de la jeunesse actuelle qui serait «[réduite] au vandalisme, à la toxicomanie et à la rue» (p. 50). On apprend avec étonnement que la notion de jeunesse au Québec n'est apparue que dans les années 1960 avec les bombes du FLQ! On est dans la confusion la plus totale lorsque l'auteure, en empruntant la thèse de René Girard sur les persécutions à travers l'histoire, introduit la notion de victimes sacrificielles qu'elle applique à la jeunesse itinérante; ainsi «les personnes ayant des qualités extrêmes comme les femmes (sic)» (p. 58) seraient des victimes idéales pour le sacrifice. L'auteure, par les propos de Machiavel, souligne également que les persécuteurs ont intérêt à choisir des victimes telles qu'il existe peu de risques de vengeance de la part de leurs proches. Tout au long de cette première partie, plusieurs auteur-e-s sont ainsi cité-e-s hors contexte.

En voulant à tout prix sortir des sentiers battus de l'idéologie dominante, l'auteure est tombée, à mon avis, dans le piège d'une vision romantique de la situation des opprimé-e-s. À l'instar de Michelet qui voyait toutes les sorcières comme des révoltées sociales, Marguerite Paradis perçoit l'itinérance comme un libre choix, « une proclamation d'indépendance... un premier défi porté à l'ordre social» (p. 50), «un vouloir-vivre à l'oeuvre dans toute sa logique passionnelle contrevenant à l'injonction d'être ceci ou cela » (p. 51). L'itinérance peut, bien sûr, refléter une certaine forme d'indépendance par rapport à l'institutionnalisation, voie dans laquelle ces personnes sont souvent forcées d'entrer à cause de l'effritement de leur réseau informel d'aide. Par contre, cette façon de voir occulte tout le processus de victimisation de ces femmes et de ces hommes sans voix.

Cette position théorique de l'auteure contraste pourtant avec le portrait des quatre jeunes femmes qu'elle a rencontrées. À travers une description des expériences qu'elles ont vécues dans leur famille, à l'école, au travail et dans leurs relations avec les hommes, ces jeunes femmes, loin d'être présentées comme des révoltées sociales, apparaissent plutôt comme des victimes. En effet, leur enfance et leur adolescence ont été marquées par la violence et l'alcoolisme du père, de nombreux déménagements, le placement en familles d'accueil, des séjours en psychiatrie, la consommation de drogues fortes, etc. Une d'entre

elles a même connu la prostitution à l'âge de dix ans et une autre était danseuse de bar à quinze ans. Trois d'entre elles ont eu des enfants à l'adolescence et ont subi des violences de la part de leur conjoint et d'autres hommes.

Bien que l'auteure conteste en première partie que la jeunesse actuelle soit traditionnaliste, elle trace, en deuxième partie, un portrait de quatre jeunes filles très conservatrices (qui pourrait les en blâmer?) qui rêvent de fonder la famille qu'elles n'ont pas eue. Dans l'immédiat, elles ont toutes des projets de reprendre la garde de leurs enfants et de retourner aux études. Cette fois-ci l'auteure applaudit cette initiative qu'elle qualifie «de premier pas vers l'autonomie» (p. 119) alors qu'elle considérait antérieurement l'école comme «un dressage des corps et des esprit» (p. 75).

Elle décrit la vie de ces jeunes femmes avec un minimum d'interprétations personnelles, pour la plupart très naïves. Par exemple, elle explique les premières expériences de Mafalda avec le monde de la prostitution comme «un premier acte d'affirmation» (p. 80) puisque la jeune fille, qui était à ce moment âgée de dix ans, mentionne avoir agi de la sorte parce que son père ne voulait pas leur donner de l'argent (à elle et son frère) et qu'elle le craignait moins puisqu'il ne l'avait pas battue à la suite de son accident d'automobile!

Marguerite Paradis laisse entrevoir, de plus, que ces jeunes itinérantes pourront s'en sortir seules, avec un peu de repos au refuge (où l'auteure travaillait), repos qu'elle va jusqu'à comparer à «des vacances dans le Sud» (p. 131). Elle ne fait aucune allusion aux politiques restrictives qui règnent dans la plupart des centres pour personnes sans abri et qui peuvent contribuer à les maintenir dans une extrême dépendance. J'ai bien apprécié cependant que l'auteure ne porte aucun jugement de valeur sur la vie des femmes qu'elle a interrogées.

Paradis conclut, sur la base de deux seules études montréalaises, à l'absence de discours féministe et historique sur la question de l'itinérance. Elle passe sous silence une documentation canadienne-anglaise et étatsunienne relativement abondante et riche sur la question. Je pense, entre autres, à l'excellente recherche ethnographique de la sociologue canadienne Lesley D. Harman (1989).

En conclusion, *Histoires de passion et de raison* comporte de nombreuses lacunes tant du point de vue méthodologique que du point de vue de l'écriture. L'auteure aurait eu intérêt à mieux étoffer la partie théorique en la resserrant autour de la problématique féministe ou à se concentrer davantage sur le récit de vie de ces jeunes femmes en y ajoutant des commentaires critiques.

Myreille St-Onge
Étudiante au doctorat
École de psychologie
Université Laval

RÉFÉRENCE

HARMAN, Lesley D.

1989 *When a hostel becomes a home : Experiences of women.* Toronto, Garamond Press.

Madeleine Lacombe, le Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale . *Au grand jour* . Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1990, 181 p.

À n'en point douter, ce volume est d'une grande pertinence sociale. La violence conjugale figure à la chronique de l'actualité, au calendrier de nos recherches et au cœur des préoccupations féministes. Le pari de l'auteure a été, nous semble-t-il, de mettre à la portée de tout le monde un outil de réflexion basé sur un long cheminement et sur des recherches menées dans notre milieu.

Le titre est évocateur de transparence. Nous y trouvons l'analyse la plus percutante, actuellement, en cette matière. Le Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale fait connaître, par ce volume, les fondements de son analyse et l'intervention préconisée à divers niveaux.

Les trois premiers des dix chapitres permettent de saisir les concepts de base que sont la socialisation déficiente des femmes et la victimisation fréquente de ces dernières. Ensuite, les diverses dimensions de la problématique sont abordées. Nous référons ici à l'ampleur du problème, à ses manifestations, aux mythes et à l'escalade de la violence. Dans cette première partie, les expressions utilisées font continuellement image. Si l'expression «cycle de violence» est bien connue, d'autres comme «la roue infernale» et «l'étau qui se resserre» sont nouvelles et font d'emblée ressentir la brutalité qui s'installe dans de nombreuses situations conjugales. Cependant la lecture de ce volume est aussi porteuse d'espoir. Ainsi, on nous rappelle que si les femmes violentées «ont pu survivre, c'est qu'elles ont en elles des forces que nous sous-estimons» (p. 68).

Il est intéressant de noter, au chapitre IV, que la prise en charge par les maisons d'hébergement a eu lieu vers le début des années 1970 en lien avec la montée du mouvement des femmes. Divers courants idéologiques inspirent les maisons d'hébergement. Au courant religieux et au courant humaniste offrant gîte et support affectif, le courant féministe ajoute une approche basée sur l'analyse critique des rapports homme-femme dans une société génératrice d'abus de pouvoir et d'exploitation des femmes. L'expertise des responsables des maisons d'hébergement interpelle les principales institutions dont l'État, les réseaux d'aide institutionnels, récemment l'Église, et bien sûr, les personnes intervenant auprès des femmes violentées.

Les chapitres V et VI apportent un bon éclairage sur l'intervention développée dans les maisons d'hébergement. Cette intervention se précise au fil des années, se construit à même les témoignages des femmes hébergées, tient compte de l'analyse du vécu quotidien dans la maison et des prises de conscience de chacune. Le développement de la pensée